

IV. — **Deux conceptions de la causalité** : il y a deux manières de concevoir la causalité :

A) — Conception **psychologique** : la cause est un être, une force, qui par son *activité produit* quelque chose, être ou phénomène : vg. Dieu est la cause du monde ; la volonté est cause de telle détermination. C'est la conception dont nous venons de chercher l'origine dans le sentiment de l'effort. C'est la conception du sens commun et des philosophes. On la nomme encore conception *subjective, métaphysique*.

B) — Conception **scientifique** : la cause est un **phénomène** (ou groupe de phénomènes) qui est l'*antécédent constant et invariable*, la *condition nécessaire et suffisante* d'un autre phénomène (ou groupe de phénomènes) : vg. la pression atmosphérique est la cause de l'ascension des liquides dans les corps de pompe. C'est la conception des savants qui étudient la nature. On la nomme aussi conception *objective, physique*.

Comparaison : au sens *scientifique*, la cause est *fatale*. Les sciences de la nature ne dépassent pas l'étude des phénomènes, elles *identifient* la cause et la loi, parce que la cause est liée de telle sorte à l'effet que non seulement l'effet ne peut exister sans la cause, mais la cause ne peut exister sans l'effet : la cause étant posée dans les conditions requises, l'effet suit *nécessairement*. Le point de vue scientifique est donc *phénoméniste et déterministe* : il fait abstraction de la liberté. Les sciences de la nature ne cherchent pas les causes proprement dites, les causes *efficientes*, ce qui agit au-delà des phénomènes et les produit ; c'est l'affaire de la métaphysique ; elles s'arrêtent au phénomène.

Au sens *psychologique*, la cause est *libre*. Sans doute l'effet ne peut exister sans la cause, mais la cause peut exister sans l'effet ; la cause peut le réaliser ou le laisser à l'état de simple possible, car elle peut agir ou ne pas agir.

La causalité *psychologique*, dont l'idée nous vient de la conscience de l'effort volontaire, est la véritable causalité ; elle implique l'idée de **production** : c'est la cause *efficiente*. La causalité *physique* est quelquefois appelée cause *déterminante* ; elle implique la détermination du conséquent par l'antécédent. Mais ce n'est proprement qu'une *condition*, c'est-à-dire une circonstance qui,

sans produire le phénomène, est *suffisante et nécessaire* à son apparition.

Conclusion : en réalité ces deux conceptions ne sont pas aussi éloignées qu'elles le paraissent au premier aspect. En effet la conception scientifique garde des traces de son origine psychologique, car dans la formule des lois causales l'idée de *tendance* est maintenue. Aussi, même pour les savants, une cause c'est quelque chose qui *tend* à produire un phénomène et qui le produit quand rien ne s'oppose à l'exercice, au déploiement de cette tendance. Or l'idée de tendance implique l'idée de *force*, d'*activité permanente*, dont les phénomènes ne sont que la manifestation extérieure. La science ne rejette donc pas la notion psychologique de la cause, puisqu'elle l'insinue, dans ses formules, sous le nom de *tendance* ; mais elle fait abstraction de l'*existence* et de la *nature* de cette force ; et elle a raison, car cette question est du ressort de la psychologie et de la métaphysique. Elle se borne à rechercher qu'elle est la *condition suffisante et nécessaire* de l'apparition d'un phénomène : quand cette condition *sine qua non* est réalisée, tout obstacle à l'exercice de la cause est enlevé et alors l'être agit *nécessairement*. Les savants feraient donc mieux de n'employer que les mots de *conditions* ou de *lois* des phénomènes et de réserver le nom de *cause* aux recherches des philosophes.

C'est en effet aux psychologues et aux métaphysiciens qu'il appartient de définir l'idée de cause et de déterminer la nature tant des causes physiques que des causes raisonnables. L'élément *générique*, commun à la causalité physique et à la causalité psychologique, c'est l'idée de **production**. Cette idée, dans les deux cas, implique l'idée de *force*, d'*activité déployée*. Mais cette activité se déploie diversement : de là l'élément *spécifique*. S'il s'agit de la cause physique, il faut ajouter au genre *production*, comme différence spécifique, l'idée de *nécessité* ou de *détermination*. S'il s'agit de la cause psychologique, de la volonté, il faut ajouter l'idée de *liberté*.

Bref, la notion de cause physique revient à la notion de **production nécessaire** ; la notion de cause philosophique à la notion de **production libre**. Les sciences physiques s'occupent seulement de déterminer les *conditions* qui, posées, per-

mettent à la cause d'agir, à l'activité de produire son effet.

V. — **Extension de la causalité** : nous ne percevons directement que ce qui est en nous-mêmes par notre propre conscience ; mais nous sommes avertis par divers changements que nous *subissons*, par des modifications dont nous ne nous sentons pas la cause, qu'il y a d'autres êtres que nous : nos semblables, les animaux, les végétaux, la nature inanimée. Nous transportons naturellement au dehors, dans les choses, la notion de cause puisée dans notre expérience interne. C'est pourquoi l'esprit se représente d'abord les causes externes, à sa propre image, comme des forces actives produisant librement toutes sortes de phénomènes. On sait que l'enfant est porté à tout personnifier. Mais l'expérience le contraint à modifier par degré l'application de cette conception primitive. Les *autres hommes*, se comportant comme lui, il continue de leur attribuer une causalité semblable à la sienne. Aux *animaux* l'homme ne laisse que la sensation et le mouvement spontané, leur refusant l'activité réfléchie et libre, que rien ne manifeste en eux. — Aux *végétaux* il attribue le mouvement interne spontané. — A la *nature inanimée*, que dans ses conceptions enfantines il s'est figurée comme douée de sentiment et de volonté, il n'accorde qu'une causalité motrice sans spontanéité : il se la représente comme un ensemble de *forces aveugles, fatales*, se manifestant par un ensemble de *mouvements*. Pour se représenter les êtres *au-dessous* de lui, l'homme dégrade pour ainsi dire la notion de causalité pour l'adapter au degré de perfection de chaque créature.

Nous concevons aussi Dieu à notre ressemblance. Mais, pour que cet anthropomorphisme échappe au danger de ravalier Dieu jusqu'à l'homme, nous retranchons toutes les imperfections de notre activité et nous ajoutons à la notion de cause toutes les perfections que nous pouvons concevoir. Dieu, c'est la cause sans limites, sans dépendance, sans passivité, sans effort : c'est la cause première (cf. *Théodicée*).

VI. — **Application aux sciences** : a) l'idée de causalité *objective* ou *physique* (idée d'un **phénomène** antécédent, condition nécessaire et suffisante d'un phénomène conséquent) est le fondement des sciences de la *nature*, dont le but est de rechercher

les lois des phénomènes. De cette conception mécanique dérive l'idée du *déterminisme* de la nature. — b) L'idée de la causalité *subjective, psychologique, métaphysique*, (idée d'un être qui par son activité produit *librement* un phénomène) est le fondement des sciences *morales* : vg. psychologie, morale, métaphysique. Si la volonté n'est pas une cause libre, mais un simple enchaînement de phénomènes liés au reste de l'univers, il est inutile de rechercher les lois selon lesquelles elle *doit* agir : tout devoir, toute moralité s'évanouissent avec la causalité.

Dans le premier cas, la cause est *unilatérale* : ne peut produire qu'un *seul* effet ; dans le second, elle est *bilatérale* : peut produire deux effets opposés.

Remarque : l'action de la cause efficiente peut être : a) **immanente** : c'est celle qui *demeure dans* l'agent : vg. acte d'intelligence ; — b) **transitive** : celle qui se termine *en dehors* de l'agent : vg. quand je coupe du bois. — La cause, dont l'action est transitive, est dite **transcendante**, parce qu'elle est *en dehors* de l'effet produit.

§ B. — PRINCIPE DE CAUSALITÉ

I. — **Formules** : il faut rejeter les formules suivantes :

a) *Tout effet a une cause* : c'est une *tautologie*, car qui dit « effet », dit « produit par une cause » ; le principe reviendrait donc à dire : « ce qui est produit par une cause a une cause ». — b) *Tout être a une cause* : formule trop *vaste*, car l'Être nécessaire n'a pas de cause ; il a sa raison d'être en lui-même. — c) *Tout phénomène a une cause* : formule trop *étroite*, car elle laisse de côté les substances.

Voici la vraie : *Tout ce qui arrive ou tout ce qui commence d'être a une cause*.

II. — **Origine** : A) Il ne dérive pas de l'expérience : les savants, nous l'avons vu, ne se proposent pas de chercher les *forces productrices* des phénomènes, mais de déterminer l'ordre constant et nécessaire des phénomènes. Pour eux, le mot cause signifie *condition nécessaire* et *suffisante*, ou *condition détermi-*

nante. Dans ce sens la cause d'un phénomène c'est un autre phénomène. Dès lors la formule du principe de causalité se ramène à celle-ci : « Tout phénomène est invariablement précédé d'un autre phénomène. » Même ainsi envisagé, ce principe ne peut venir de l'expérience, comme le soutient S. Mill (174). D'après lui, l'expérience nous présente un grand nombre de successions constantes; elle nous montre certains antécédents précédant invariablement certains conséquents. Il se forme alors en notre esprit une tendance à penser qu'il en est ainsi partout; peu à peu cette tendance se fortifie en proportion des cas favorables et finit par devenir pour la pensée un principe, une loi : a) *nécessaire*, parce que l'esprit ne peut *plus dissocier* les éléments qui la constituent; b) *universelle*, parce que les associations sur lesquelles elle repose sont *communes* à tous. Le principe de causalité naît donc de l'habitude que nous avons d'associer les idées de deux phénomènes qui se sont toujours succédés dans notre expérience.

Critique : 1°) A supposer que ce principe pût se former ainsi passivement en nous, il ne représenterait que les expériences *passées*. Mais celles-ci ne sont rien en comparaison de tous les cas que l'avenir tient en réserve. Fruit de l'habitude, il peut être détruit par elle. Il n'a donc qu'une valeur *provisoire*. Mill (1) avoue d'ailleurs qu'il peut être détruit par les expériences futures, comme la croyance à l'existence des seuls cygnes blancs. Ce principe n'a donc qu'une *nécessité subjective* et une *universalité relative*. Comment alors pourrait-il servir de base à la science, qui suppose un enchaînement *objectif* et *invariable* des phénomènes?

2°) Si le principe de causalité était le résultat de l'habitude, il ne serait qu'une acquisition *tardive* et *progressive* de l'esprit. Or, il n'est peut-être pas, dans l'esprit humain, d'acquisition *plus précoce* et *plus immédiatement parfaite*. Il apparaît dans toute sa force au premier éveil de l'intelligence de l'enfant.

3°) D'ailleurs cette formation, par la seule expérience, est impossible. En effet les cas où nous constatons des successions constantes sont bien plus rares que ceux où nous n'en voyons pas : au regard de l'expérience pure le monde est un chaos. La constance

(1) *Système de Logique*, L. II, Ch. V; L. III, Ch. XXI.

des successions est si peu visible que leur découverte est pour la science le point difficile. Souvent le savant est induit en erreur par des coïncidences frappantes mais illusoire. Les méthodes, que S. Mill lui-même a tracées pour découvrir le rapport causal, prouvent qu'il faut être en garde contre les coïncidences apparentes (174).

4°) Dans cette théorie, on ne saisit plus la différence entre le rapport de succession pure et le rapport de causalité : le jour précède invariablement la nuit, et n'en est cependant pas la cause. Sans doute Mill (1) dit que l'antécédent causal ne peut-être que l'antécédent « inconditionnel », déterminant; mais d'où lui vient cette idée? L'expérience peut suggérer l'idée de succession même constante, mais non celle de nécessité. Si Mill pense que tel fait produira *nécessairement* tel autre fait, c'est qu'il introduit inconsciemment, dans la succession, le principe de causalité qu'il a la prétention d'en tirer.

Remarque : on réfuterait de même la théorie de Spencer en remarquant que l'*Évolutionnisme* suppose qu'à l'*origine* de l'espèce les principes ont été acquis par les individus grâce à l'association. Spencer a beau étendre l'expérience à plusieurs siècles, le *temps* par lui-même n'ajoute rien à la nature de l'expérience; il peut simplement, avec l'*hérédité*, *renforcer* la *nécessité subjective* et *relative* des associations (175).

B) **Il dérive des données de la conscience interprétées par la raison :** la conscience montre l'âme comme produisant un grand nombre de phénomènes. — De ces données concrètes fournies par l'expérience interne, l'intelligence *abstrait* l'idée de *cause* : ce qui produit quelque chose; l'idée d'*effet* : ce qui est produit, ce qui commence d'être, ce qui arrive. — Puis, la raison saisissant le rapport nécessaire, qui unit ces deux concepts, formule ainsi le principe de causalité : *Tout ce qui commence d'être a une cause*. — Enfin l'esprit, s'appuyant sur l'analogie, l'applique aux objets extérieurs. Peu à peu, comme on l'a dit, au contact de l'expérience externe, l'esprit modifie sa conception primitive de la causalité et l'adapte aux différents êtres selon le degré de perfec-

(1) *Ibidem*, L. III, Ch. V, § 5.

tion de leur activité (18). C'est la part de vérité contenue dans les doctrines empiriques.

188. — NOTION ET PRINCIPE DE FINALITÉ

§ A. — IDÉE DE FIN

I. — **Définitions** : la cause finale ou fin est *ce pourquoi une chose est faite*. C'est le *but* que se propose la cause efficiente en agissant ; ou encore, si l'on veut, c'est l'*idée d'un fait futur* qui met en mouvement la cause efficiente : vg. l'ouvrier travaille pour gagner sa vie.

II. — **Espèces** : on distingue : 1° la fin **prochaine** : celle que l'agent se propose sans fin intermédiaire ; — **éloignée** : celle qu'il se propose après une ou plusieurs fins intermédiaires ; — **dernière** : celle qu'il se propose comme terme extrême de son action ; elle l'est *relativement*, quand elle est le terme d'une série d'actes : vg. un élève étudie pour s'instruire (fin *prochaine*), pour être bachelier (fin *éloignée*), pour remplir son devoir (fin *dernière*). Elle l'est *absolument*, quand elle est le terme suprême de toute l'activité de la vie : cette fin absolument dernière à laquelle tend l'homme, c'est le bonheur parfait, qu'il ne trouvera que dans la possession de Dieu. La fin d'un être est son bien propre ; et un être est heureux quand il est parvenu à sa fin, car il a atteint toute la perfection dont il est capable, il possède le bien pour lequel il est fait ; il en jouit et s'y repose. Le bonheur, c'est le repos dans le bien assuré.

2° Finalité **externe** : c'est le rapport d'une chose avec le *but* pour lequel elle a été faite : vg. une montre est faite pour marquer l'heure ; cela revient à l'*utilité* d'un être par rapport à un autre ; — **interne** : ce sont les rapports réciproques des parties au tout ; c'est le rapport d'un organe avec sa fonction ; d'une faculté avec son objet : vg. l'œil est constitué pour voir ; l'intelligence pour connaître.

On entend par **moyen** ce qui conduit à la fin. La fin est recherchée *pour elle-même*, le moyen *pour la fin* : le malade veut la santé, et, pour obtenir ce but, il emploie des remèdes même amers ; il aime ceux-ci, non pour eux-mêmes, mais à cause de la santé qu'ils procurent.

III. — Rapports de la cause finale avec la cause efficiente :

A) **Subjectivement**, dans l'ordre de l'**intention** : la cause finale détermine la cause efficiente à agir. Elle est la *première cause* d'action, puisque, sans elle, la cause efficiente ne se déterminerait pas à agir. Aussi Aristote dit que la fin est « cause de la cause ».

B) **Objectivement**, dans l'ordre de l'**exécution** ; la fin est l'*effet* produit par la cause efficiente. On voit donc que ce qui est premier dans l'intention est dernier dans l'exécution : *primum in intentione est ultimum in executione*.

La fin est à la fois cause et effet ; *cause* dans l'ordre *idéal* : en tant qu'*idée* elle excite l'être à agir ; — *effet* dans l'ordre *réel*. Il n'y a pas contradiction, car le point de vue diffère. Ainsi on peut dire : les ailes ont été données à l'oiseau *pour voler* et l'oiseau vole *parce qu'il a des ailes*. Le vol est *tout ensemble* la *cause* pour laquelle l'oiseau a des ailes, et l'*effet* qui résulte de leur usage. Bref, la cause finale est un *effet prévu* et *voulu* par un être intelligent.

L'idée de fin, pour être complète, implique l'idée des *moyens*. A ce point de vue, M. Lachelier (1) a défini la finalité : « La détermination des parties d'un tout par l'idée du tout ». C'est l'idée de l'œuvre totale, qui explique la nature et les rapports des éléments qui la constituent ; c'est la fin qui détermine le choix et l'adaptation des moyens.

IV. — **Origine** : A) l'idée de fin ne vient pas des sens ; l'expérience externe ne nous dit pas d'où viennent les choses ; elle ne nous dit pas davantage la *fin* à laquelle elles tendent ; elle ne nous montre que des *phénomènes* juxtaposés et successifs, rien au-delà. Or, la fin est une *idée*. Les sens ne peuvent donc pas plus nous faire connaître les fins que les causes.

B) C'est de l'expérience interne, de la conscience de notre

(1) Du fondement de l'induction.

activité que nous tirons la notion de finalité. Dans nos actes raisonnables nous sentons que nous n'agissons pas sans motif, mais pour un résultat conçu, désiré et voulu par nous. — Ainsi nos actes s'expliquent sans doute par notre *énergie* qui les produit, mais cette énergie ne s'exerce que si elle est mise en branle par une *fin*. C'est donc, comme dit Aristote, la finalité qui est cause que nous sommes cause, que nous agissons. Aussi nous ne pouvons nous attribuer comme effet que ce que nous avons voulu comme fin, et nous ne pouvons vouloir comme fin que ce que nous croyons pouvoir réaliser comme effet.

De cette notion concrète fournie par la conscience, l'intelligence dégage l'idée *abstraite* de fin et, comme pour la causalité, nous l'étendons, en dehors de nous, à toutes les réalités ⁽¹⁾.

§ B. — PRINCIPE DE FINALITÉ

I. — **Formules** : A) **Aristote** : la cause de ce qui arrive n'est pas seulement l'activité *efficiente* de l'agent, c'est encore et même *avant tout la fin* qu'il se propose, s'il est intelligent, ou qui lui est fixée par la nature, s'il est dénué de raison, parce que c'est la fin qui fait agir la cause efficiente (§ A, III). Le principe de causalité : « Tout ce qui arrive a une cause », implique donc le principe de finalité qu'on peut formuler : « Tout se fait en vue d'une fin » ou, avec Aristote, « Rien en vain » Οὐδεν μάρτυ. Si rien n'arrive sans cause efficiente, il faut donc ajouter : rien n'arrive sans cause finale. Les formules sont analogues, car les principes sont *corrélatifs* : de même que tout vient d'une cause, tout va vers un but ⁽²⁾.

B) **Bossuet** : « Tout ce qui montre de l'ordre, des proportions bien prises et des moyens propres à faire de certains effets, montre aussi une fin expresse, par conséquent un dessein formé, une in-

⁽¹⁾ PAUL JANET, *Les causes finales*.

⁽²⁾ RAVAISSON, *La philosophie en France au XIX^e siècle*. « Tout ce qui arrive ne vient pas seulement de quelque part, mais va aussi quelque part. » § 36, p. 254, 2^e édit.

telligence réglée et un art parfait ⁽¹⁾ ». On peut la résumer ainsi : « Tout ce qui est *ordonné* suppose une intelligence et un but ».

Critique : ce principe n'affirme pas qu'il y a des causes finales, mais seulement que, partout où il y a de l'ordre il y a une finalité ; ce qui est évident, car l'idée d'ordre, c'est-à-dire l'adaptation des moyens en vue d'un résultat, des parties en vue du tout, est corrélatrice de l'idée de fin. Ce principe est donc *hypothétique* ; il en présuppose un autre, *catégorique*, qui permette de décider s'il y a réellement des causes finales. C'est ce principe qui sera vraiment le principe de finalité.

C) **Reid** : Les marques évidentes de l'intelligence et du dessein dans l'effet prouvent un dessein et une intelligence dans la cause ⁽²⁾ ».

Critique : a) Ainsi formulé, ce principe n'est qu'une *application* du principe de causalité à une certaine *classe* d'effets. L'effet ayant sa raison dans la cause, ce qu'il y a d'intelligence dans l'effet a sa raison dans l'intelligence de la cause. Il n'est donc ni *universel*, ni proprement *final*. — b) On peut le formuler autrement : « un effet produit en vue d'une fin suppose nécessairement une cause intelligente ». C'est sur cette formule qu'est fondée la preuve de l'existence de Dieu dite des causes finales (Cf. *Théodicée*) ; mais alors il revient à la formule de Bossuet : il est par conséquent *hypothétique*. Ce principe est l'*indice* qui sert à découvrir l'*existence*, le fait de la finalité dans tel ou tel cas, mais il n'affirme pas que *tout ce qui arrive doit* avoir une fin.

D) **Paul Janet** ⁽³⁾ : selon lui, notre raison affirme *seulement* que « l'accord de plusieurs phénomènes, liés ensemble avec un phénomène futur déterminé, suppose une cause ou ce phénomène futur est idéalement représenté », c'est-à-dire une fin. La finalité n'est alors qu'un attribut propre à *certaines* combinaisons de phénomènes, aux phénomènes organisés, dans lesquels est visible l'accord des parties avec le tout et du présent avec le futur.

Critique : mais ainsi entendu, ce principe n'est plus un prin-

⁽¹⁾ *De la connaissance de Dieu...* ch. iv, § 1.

⁽²⁾ *Essais sur les facultés intellectuelles de l'homme*, Essai VI, ch. vi, p. 146 (Ed. Jouffroy, 1829).

⁽³⁾ *Les causes finales*, L. I, ch. i.

cipe premier, car il n'est pas universel. Or c'est une tendance spontanée de la raison de croire à la finalité universelle. Ce qui le prouve, c'est que l'application du principe de finalité est aussi naturelle à l'enfant que celle du principe de causalité ; il ne demande pas seulement : *qui* a fait ceci, cela ? mais encore : *pourquoi* ceci, cela ? La formule primitive, vraie, de la finalité est donc bien : *Rien en vain* (Aristote) ou « Tout a un but » (Jouffroy).

II. — **Origine** : il vient de l'expérience interne interprétée par la raison : de la notion concrète fournie par la conscience (§ A, IV.) l'intelligence dégage la notion *abstraite et générale* de fin. — Puis la raison, comparant l'idée de : « ce qui arrive », de « ce qui se fait » avec l'idée de fin : « ce pourquoi une chose arrive, se fait », saisit le rapport nécessaire qui les unit et formule le principe : « Tout ce qui arrive à une fin » ou « Tout se fait en vue d'une fin. »

III. — **Applications aux sciences** (Cf. n. 178, D).

189. — UTILITÉ ET VALEUR DES CAUSES FINALES

I. — **Adversaires** : a) Dans l'antiquité, les *Epicuriens*, dont *Lucrèce* s'est fait l'éloquent interprète. — b) Dans les temps modernes, *F. Bacon* a le premier discrédité les causes finales ; elles peuvent servir, d'après lui, en théologie et en morale, mais ne servent à rien dans la philosophie naturelle. — Pour *Descartes*, elles sont impénétrables. — c) Certains savants *contemporains*, spécialement les évolutionnistes, comme *Lamarek*, *Darwin*, *Spencer*, *Hœckel*, en nient l'existence.

II. — **Objections** : la recherche des causes finales serait :

A) **Impossible** : c'est l'opinion de *Descartes* : «... tout ce genre de causes, qu'on a coutume de tirer de la fin, n'est d'aucun usage dans les choses physiques ou naturelles ; car il ne me semble pas que je puisse sans témérité rechercher et entreprendre

de découvrir les fins *impénétrables* de Dieu (1) » C'est l'abus, que l'ancienne physique faisait des causes finales, en les déterminant arbitrairement *a priori*, qui aura dégoûté *Descartes* de leur recherche.

Réponse : les découvertes faites dans les sciences naturelles, à la lumière de la finalité, ont donné un éclatant démenti à la parole de *Descartes* (Cf. *infra*, D). Sans doute, souvent la finalité *externe* des êtres nous est inconnue ; nous voyons bien, vg. que tous les organes de tel insecte ont pour but sa conservation (= finalité *interne*) ; mais à quoi sert cet insecte ? Cette ignorance ne prouve pas la non-existence de la cause finale, mais simplement les bornes de notre esprit, car tous les progrès de la science viennent chaque jour confirmer la vérité du principe de finalité. Elle ne nous empêche pas d'affirmer avec certitude que les yeux sont faits pour voir, les ailes pour voler, etc.

B) **Dangereuse** : car la préoccupation de la finalité nuit à l'impartialité de l'observateur et conduit à une multitude d'erreurs : vg. on a affirmé que la terre était le centre du monde, parce que l'homme était roi de la création.

Réponse : sans doute, la détermination *a priori* de la finalité mène à l'erreur. C'est l'emploi abusif d'une bonne chose. Est-ce un motif pour le proscrire absolument ? Lorsqu'on va des faits aux causes finales et non des causes finales aux faits sur l'observation, la recherche de la finalité est sans danger.

C) **Inutile** : les *épicuriens* et les évolutionnistes prétendent que les causes *efficientes* suffisent à tout expliquer. L'oiseau, disent-ils, n'a pas des ailes *pour* voler, mais il vole *parce* qu'il a des ailes.

Réponse : l'explication d'un fait par la causalité *n'exclut pas* la finalité. Sans doute l'oiseau vole parce qu'il a des ailes, mais pourquoi a-t-il des ailes, sinon pour voler ? Le vol de l'oiseau est

(1) *Méditation quatrième*, n. 5. — Voici la raison qu'il donne : «... Sachant déjà que ma nature est extrêmement faible et limitée, et que celle de Dieu, au contraire, est immense, incompréhensible et infinie, je n'ai plus de peine à reconnaître qu'il y a une infinité de choses en sa puissance, desquelles les causes surpassent la portée de mon esprit et cette seule raison est suffisante. »